



EXPLICATION LINÉAIRE 1 GUIDÉE

Jean Anouilh, *Antigone*

(p. 33 à 37)

CRÉON – Un matin, je me suis réveillé roi de Thèbes. Et Dieu sait si j'aimais autre chose dans la vie que d'être puissant...

ANTIGONE – Il fallait dire non, alors !

CRÉON – Je le pouvais. Seulement, je me suis senti tout d'un coup comme un ouvrier qui
5 refusait un ouvrage. Cela ne m'a pas paru honnête. J'ai dit oui.

ANTIGONE – Eh bien, tant pis pour vous. Moi, je n'ai pas dit « oui » ! Qu'est-ce que vous voulez que cela me fasse, à moi, votre politique, votre nécessité, vos pauvres histoires ? Moi, je peux dire « non » encore à tout ce que je n'aime pas et je suis seul juge. Et vous, avec votre couronne, avec vos gardes, avec votre attirail¹, vous pouvez seulement me
10 faire mourir parce que vous avez dit « oui ».

CRÉON – Écoute-moi.

ANTIGONE – Si je veux, moi, je peux ne pas vous écouter. Vous avez dit « oui ». Je n'ai plus rien à apprendre de vous. Pas vous. Vous êtes là à boire mes paroles. Et si vous n'appellez pas vos gardes, c'est pour m'écouter jusqu'au bout.

.....
¹ **Attirail** : ensemble d'éléments. Ici, les éléments relatifs au pouvoir.

15 **CRÉON** – Tu m’amuses !

ANTIGONE – Non. Je vous fais peur. C’est pour cela que vous essayez de me sauver. Ce serait tout de même plus commode de garder une petite Antigone vivante et muette dans ce palais. Vous êtes trop sensible pour faire un bon tyran, voilà tout. Mais vous allez tout de même me faire mourir tout à l’heure, vous le savez, et c’est pour cela que vous avez peur.

20 C’est laid un homme qui a peur.

CRÉON, *sourdement*. – Eh bien, oui, j’ai peur d’être obligé de te faire tuer si tu t’obstines. Et je ne le voudrais pas.

ANTIGONE – Moi, je ne suis pas obligée de faire ce que je ne voudrais pas ! Vous n’auriez pas voulu non plus, peut-être, refuser une tombe à mon frère ? Dites-le donc, que vous ne

25 l’auriez pas voulu ?

CRÉON – Je te l’ai dit.

ANTIGONE – Et vous l’avez fait tout de même. Et maintenant, vous allez me faire tuer sans le vouloir. Et c’est cela, être roi !

CRÉON – Oui, c’est cela !

30 **ANTIGONE** – Pauvre Créon ! Avec mes ongles cassés et pleins de terre et les bleus que tes gardes m’ont faits aux bras, avec ma peur qui me tord le ventre, moi je suis reine.

CRÉON – Alors, aie pitié de moi, vis. Le cadavre de ton frère qui pourrit sous mes fenêtres, c'est assez payé pour que l'ordre règne dans Thèbes. Mon fils t'aime. Ne m'oblige pas à payer avec toi encore. J'ai assez payé.

35 **ANTIGONE** – Non. Vous avez dit « oui ». Vous ne vous arrêterez jamais de payer maintenant !

CRÉON, *la secoue soudain, hors de lui.* – Mais, bon Dieu ! Essaie de comprendre une minute, toi aussi, petite idiote ! J'ai bien essayé de te comprendre, moi. Il faut pourtant qu'il y en ait qui disent oui. Il faut pourtant qu'il y en ait qui mènent la barque. Cela prend l'eau de toutes parts, c'est plein de crimes, de bêtise, de misère... Et le gouvernail¹ est là qui ballotte².

40 L'équipage ne veut plus rien faire, il ne pense qu'à piller la cale³ et les officiers sont déjà en train de se construire un petit radeau confortable, rien que pour eux, avec toute la provision d'eau douce pour tirer au moins leurs os de là⁴. Et le mât craque, et le vent siffle, et les voiles vont se déchirer, et toutes ces brutes vont crever toutes ensemble, parce qu'elles ne pensent qu'à leur peau, à leur précieuse peau et à leurs petites affaires. Crois-tu, alors, qu'on a le

45 temps de faire le raffiné, de savoir s'il faut dire « oui » ou « non », de se demander s'il ne faudra pas payer trop cher un jour et si on pourra encore être un homme après ? On prend le bout de bois, on redresse devant la montagne d'eau, on gueule un ordre et on tire dans le tas, sur le premier qui s'avance. Dans le tas ! Cela n'a pas de nom. C'est comme la vague qui vient de s'abattre sur le pont devant vous ; le vent qui vous gifle, et la chose qui tombe

50 dans le groupe n'a pas de nom. C'était peut-être celui qui t'avait donné du feu en souriant la veille. Il n'a plus de nom. Et toi non plus, tu n'as plus de nom, cramponné à la barre. Il n'y a plus que le bateau qui ait un nom et la tempête. Est-ce que tu le comprends, cela ?

.....

¹ **Gouvernail** : barre qui sert à conduire un bateau.

² **Ballotte** : s'agite dans tous les sens.

³ **Piller la cale** : voler ce qui se trouve dans le compartiment situé sous le pont et destiné à emmagasiner la cargaison.

⁴ **Tirer [...] leurs os de là** : se sauver.

ANTIGONE, *secoue la tête*. – Je ne veux pas comprendre. C'est bon pour vous. Moi je suis là pour autre chose que pour comprendre. Je suis là pour vous dire non et pour mourir.

Jean Anouilh, *Antigone*, 2011.

© La Table Ronde, 1946 ; 2008 pour la présente édition.



EXPLICATION LINÉAIRE 2

Laurent Gaudé, *Eldorado*

(p. 44 à 46)

Je cours. Je vais vite. Je suis jeune. Il faut se frayer un passage dans la foule. Tout le monde a les yeux rivés¹ sur la barrière. Les gardes espagnols ont réalisé maintenant. Ils hurlent dans la nuit. Que disent-ils ? Est-ce qu'ils nous ordonnent de nous arrêter ? Rien ne nous arrêtera. Certains d'entre eux se mettent à tirer en l'air. Des coups de sommation² certainement. Pour

5 nous intimider. Leurs balles ne nous font pas peur. Ils n'en auront pas suffisamment pour chacun d'entre nous. Je serre fort mon échelle. Je suis maintenant à quelques mètres de la barrière. Je la plaque contre les barbelés. Je n'ai pas le temps de regarder si elle atteint le sommet, je commence à monter. Des dizaines d'autres échelles jaillissent partout autour de moi. Les plus jeunes d'entre nous sont arrivés. L'assaut a commencé. Je monte à toute

10 vitesse. Les barreaux ne cèdent pas mais l'échelle est trop courte. Il reste presque un mètre à franchir. Je m'agrippe au fil qui me fait saigner les mains. Cela n'a pas d'importance. Je veux passer. J'ai le souffle court. Les bras me tirent. Je dois tenir. La barrière est secouée de mouvements incessants. Elle se tord et grince de tous ces doigts qui l'agrippent. Je suis en haut. Il ne me reste plus qu'à passer la jambe pour descendre de l'autre côté. C'est alors

15 qu'ils ont commencé à tirer des grenades lacrymogènes dans le tas indistinct des assaillants³. J'entends les cris de ceux qui se cachent les yeux et suffoquent. Mais il y a pire. Les véhicules de la police marocaine arrivent en trombe et nous prennent à revers. Nous sommes maintenant coincés entre les Marocains et la grille. Il faut monter. Il n'y a plus d'autre solution. J'entends des coups de feu. Des corps tombent. C'est alors que je vois Boubakar, sur une échelle, à

20 quelques mètres de moi. À mi-chemin entre la terre et le sommet. Il ne bouge plus. Il est

1 Rivés : fixés.

2 Sommation : avertissement.

3 Assaillants : ici, ceux qui tentent de gravir la barrière.

accroché aux barbelés et ne parvient pas à s'en débarrasser. Des assaillants, sous lui, commencent à hurler. Ils veulent l'agripper pour le faire tomber et qu'il cède sa place. Je ne réfléchis pas. Je descends dans sa direction. En quelques secondes, je suis sur lui et arrache la manche de son pull. Il me regarde avec étonnement. Comme un chien regarde la lune. Je lui hurle de se
25 dépêcher. Il reprend son ascension. Nous sommes tous les deux au sommet, maintenant. Il faut faire vite. La panique s'est emparée de ceux qui sont encore à terre. Pour échapper aux coups des Marocains, ils montent en maltraitant ceux qu'ils dépassent. Chacun tente de sauver sa vie. Je fais passer la jambe morte de Boubakar au-dessus du grillage et nous descendons de l'autre côté. Les bras me tirent, je n'ai plus de force et me laisse tomber. Je
30 chute. Je sens l'impact dur du sol. Les genoux qui me rentrent dans le ventre. Je suis fatigué mais je sens sous moi cette terre nouvelle et cela me donne une force de conquérant. Nous y sommes presque. Il ne reste plus qu'une grille à monter. Boubakar est à mes côtés. Je le sens respirer comme un gibier¹ après la course.

Nous sommes tous les deux là. Je voudrais sourire car je me sens une force de titan. J'ai
35 sauté sur l'Europe. J'ai enjambé des mers et sauté par-dessus des montagnes. Je voudrais embrasser Boubakar mais nous n'avons pas le temps. Il reste une grille à franchir. Il se relève en même temps que moi. À cet instant, le but nous semble proche. Nous ne nous doutons pas que le pire est à venir.

Laurent Gaudé, *Eldorado* [2006], © Actes Sud, « Babel », 2007.

.....
¹ **Gibier** : animal que l'on chasse.



EXPLICATION LINÉAIRE 3

Montesquieu, *Lettres persanes*

(p. 63 à 64)

« Lettre 161 »

Oui, je t'ai trompé; j'ai séduit tes eunuques¹; je me suis jouée de ta jalousie; et j'ai su, de ton affreux sérail², faire un lieu de délices et de plaisirs.

Je vais mourir ; le poison va couler dans mes veines : car que ferais-je ici, puisque le seul homme qui me retenait à la vie n'est plus ? Je meurs ; mais mon ombre s'envole bien
5 accompagnée : je viens d'envoyer devant moi ces gardiens sacrilèges³, qui ont répandu le plus beau sang du monde.

Comment as-tu pensé que je fusse assez crédule⁴ pour m'imaginer que je ne fusse dans le monde que pour adorer tes caprices ? que, pendant que tu te permets tout, tu eusses le droit d'affliger⁵ tous mes désirs ? Non : j'ai pu vivre dans la servitude ; mais j'ai toujours
10 été libre: j'ai réformé tes lois sur celles de la nature ; et mon esprit s'est toujours tenu dans l'indépendance.

Tu devrais me rendre grâce encore du sacrifice que je t'ai fait; de ce que je me suis abaissée jusqu'à te paraître fidèle ; de ce que j'ai lâchement gardé dans mon cœur ce que j'aurais dû faire paraître à toute la terre ; enfin, de ce que j'ai profané⁶ la vertu, en souffrant qu'on appelât
15 de ce nom ma soumission à tes fantaisies.

.....
1 Eunuques : hommes privés de la faculté de se reproduire suite à une castration, et chargés de surveiller les femmes dans les harems.

2 Sérail : palais du sultan.

3 Sacrilèges : maudits.

4 Crédule : naïve.

5 Affliger : accabler, faire souffrir.

6 Profané : porté atteinte à.

Tu étais étonné de ne point trouver en moi les transports de l'amour : si tu m'avais bien connue, tu y aurais trouvé toute la violence de la haine.

Mais tu as eu longtemps l'avantage de croire qu'un cœur comme le mien t'était soumis : nous étions tous deux heureux ; tu me croyais trompée, et je te trompais.

- 20 Ce langage, sans doute, te paraît nouveau. Serait-il possible qu'après t'avoir accablé de douleurs, je te forçasse encore d'admirer mon courage ? Mais, c'en est fait, le poison me consume, ma force m'abandonne ; la plume me tombe des mains ; je sens affaiblir jusqu'à ma haine : je me meurs.

Du sérail d'Ispahan,
le 8 de la lune de Rebiab, 1, 1720.

Montesquieu, *Lettres persanes* [1721], Belin-Gallimard, « Classico », 2019.



EXPLICATION LINÉAIRE 4

François Rabelais, *Gargantua*

(p. 84 à 86)

« Comment étaient réglés les thélémites dans leur manière de vivre »

Toute leur vie était employée non selon des lois, statuts ou règles, mais selon leur volonté et leur libre arbitre¹. Ils se levaient du lit quand bon leur semblait, buvaient, mangeaient, travaillaient, dormaient quand le désir leur en venait. Personne ne les éveillait, personne ne les forçait ni à boire, ni à manger, ni à faire quelque autre chose. Ainsi l'avait établi Gargantua.

5 Dans leur règle il n'y avait que cette clause : « Fais ce que voudras. » Parce que des gens libres, bien nés, bien éduqués, conversant dans des compagnies honnêtes ont par nature un instinct, comme un aiguillon², qui les pousse toujours à agir vertueusement et les retire du vice : ils le nomment honneur. Quand ils sont écrasés et asservis par une vile sujétion³ et une contrainte, ils détournent le noble zèle par lequel ils tendaient librement à la vertu,
10 vers la déposition et la rupture de ce joug⁴ de servitude. Car nous entreprenons toujours les choses défendues et convoitons ce qui nous est refusé.

Par cette liberté, ils entrèrent dans une louable émulation⁵ de faire tous ce qu'ils voyaient plaire à l'un d'eux. Si l'un ou l'une disait « Buvons », tous buvaient. Si on disait « Jouons », tous jouaient. Si on disait « Allons nous ébattre⁶ aux champs », tous y allaient. Si c'était pour

15 la chasse au vol ou la chasse, les dames montées sur de belles haquenées avec leur palefroi⁷

.....
¹ Libre arbitre : volonté libre.

² Aiguillon : bâton pointu qui sert à piquer les bêtes de somme pour les faire avancer. Ici, une motivation.

³ Sujétion : état de dépendance.

⁴ Joug : symbole de la domination.

⁵ Émulation : sentiment noble qui pousse à se surpasser.

⁶ Nous ébattre : nous amuser, exprimer notre joie de vivre.

⁷ Haquenées, palefroi : chevaux.

bien harnaché¹, portaient chacune sur leur poing protégé d'un gant mignon, ou un épervier, ou un laneret², ou un émerillon³ ; les hommes portaient les autres oiseaux.

Ils étaient si noblement instruits qu'il n'y avait parmi eux personne qui ne sût lire, écrire, chanter, jouer d'instruments harmonieux, parler cinq ou six langues et composer dans ces
20 langues aussi bien des vers que des discours bien liés.

Jamais ne furent vus des chevaliers si preux⁴, si galants, si habiles à pied et à cheval, plus vigoureux, qui bougent mieux, qui manient mieux toutes les armes qui étaient là. Jamais ne furent vues des dames plus élégantes, plus mignonnes, moins revêches⁵, plus savantes aux travaux manuels, à l'aiguille, à tout acte féminin honnête et libre, que celles qui étaient là.

25 Pour cette raison, quand le temps était venu où l'un d'eux voulait sortir de cette abbaye, soit à la requête de ses parents, soit pour d'autres causes, il emmenait avec lui une des dames, celle qui l'aurait pris pour son dévot, et ils étaient mariés ensemble. Et ils avaient si bien vécu à Thélème en confiance et amitié, qu'ils continuaient encore mieux en mariage, et s'entre-aimaient autant à la fin de leurs jours qu'au premier jour de leurs noces.

François Rabelais, *Gargantua* [1534], trad. en français moderne par M.-M. Fragonard,

Belin-Gallimard, « Classico », 2021.

© Éditions Gallimard, 2017 pour l'adaptation du texte.

.....
1 Harnaché : équipé lourdement.

2 Laneret : rapace.

3 Émerillon : petit rapace du genre des faucons, dressé pour la chasse.

4 Preux : courageux.

5 Revêches : qui ont un abord difficile.